

Combats de juin 1944

Auteur : Michel Payraastre, 2014, initialement sur letravet.org

Sommaire

1. Contexte national et international	1
2. Les répercussions dans le Tarn et au Travet	2
3. La Résistance tarnaise	2
4. Combats de l'été 1944.....	3

1. Contexte national et international

1939 : Les anciens de la guerre de 14 étaient encore là pour raconter leurs exploits et leurs souffrances à leurs fils de vingt ans qui les écoutaient, comme les fils écoutent les pères, avec déférence mais aussi condescendance. Ils ne savaient pas les malheureux qu'ils ne leur restaient que quelques mois de paix.

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne. Pendant 8 mois c'est ce que l'on appelle la drôle de guerre, les armées se font face sans se battre. Le 10 mai 1940, les Allemands envahissent la Belgique. Le 16 mai, ils franchissent la Meuse à Sedan. À peine commencée, la guerre est déjà finie. Les Allemands sont maîtres de la France.

Le 17 juin, le maréchal Pétain devient chef du gouvernement et demande l'armistice. Le 18 juin, de Londres, Charles De Gaulle lance l'appel à la résistance. Comme lui, quelques rares Français refusent l'armistice et la collaboration, des foyers de résistance s'organisent un peu partout.

Le pays est partagé en deux : au nord la zone occupée par l'armée Allemande, au sud la zone libre. La vie devient difficile pour tout le monde. On manque de tout, de nourriture d'abord et de bien d'autres choses comme : vêtements, pneus pour les vélos et même et surtout de tabac (les Travetois feront pousser du tabac dans leur jardin). Il était interdit de posséder une arme et, au lieu de rendre les fusils de chasse aux autorités, les chasseurs du Travet les ont enterrés dans le jardin, bien graissés et bien protégés. Une grande partie de la production nationale était remise à l'occupant. Même et surtout, les campagnes étaient soumises à la réquisition, blé, veaux, cochons, partaient nourrir l'armée Allemande. L'administration délivrait, en fonction des situations familiales, des bons d'achats aussi bien pour la nourriture que pour les biens matériels. S'organisent alors des économies parallèles : la première, faite de troc, comme par exemple un pneu de vélo contre deux livres de beurre. La seconde, sévèrement condamnée, appelée

marché noir. À cause de la pénurie, certains profitaient de la situation et n'hésitaient pas à faire surpayer (au-dessus du prix du marché) nourriture et autres besoins essentiels.

2. Les répercussions dans le Tarn et au Travet

Et au Travet, que se passait-il ? Comme partout la population était partagée, il y avait les partisans du Maréchal et les partisans du Maréchal. Comme partout, on chantait « Maréchal nous voilà » ou « Catholique et Français toujours ! » ... Mais qu'aurions-nous fait à leur place ?

La guerre était loin et bien que quelques soldats travetois fussent prisonniers, la vie coulait tranquillement. Seule la pénurie et l'arrivée de quelques réfugiés belges ou du nord de la France apportait la preuve du désordre dans lequel notre pays était tombé.

En novembre 1942, les alliés débarquent en Afrique du Nord et les Allemands envahissent la zone sud, ils occupent les grandes villes du Tarn.

En février 1943, une loi institue le STO : service du travail obligatoire. Il s'agit, sous couvert de permettre le retour des prisonniers, en réalité de participer à l'effort de guerre de l'Allemagne en envoyant les jeunes Français travailler dans les usines Allemandes. Cette loi provoque une réaction générale d'inquiétude et de refus. Bien que risquant d'être punis sévèrement, beaucoup de jeunes concernés n'hésitent pas à se mettre hors la loi en se cachant ou se dérobant d'une manière ou d'une autre. Quelques-uns choisiront le maquis.

3. La Résistance tarnaise

Difficiles d'accès, favorables au camouflage, proches des grands axes, les montagnes de l'est du département se prêtaient bien aux actions de résistance. C'est au début de l'année 1943 que les premiers maquis font leur apparition. Composés au départ de militants politiques, confessionnels, anciens militaires ou simplement patriotes locaux refusant l'occupation et la collaboration avec l'occupant, ils sont rejoints au fil des mois par des jeunes fuyant le STO et quelques exaltés cherchant l'aventure. On les appellera les maquisards, eux seront des résistants et pour les Allemands et les hommes de Vichy, des terroristes.

Le territoire compris entre Teillet, Mont-Roc, Rayssac, St Pierre de Trévisy et St-Jean de Janes sera plus tard le rendez-vous des maquis de Patrice, Armagnac, Charles ou Pol Roux, nom de code des chefs de réseau. Ils sont très peu nombreux, à peine une cinquantaine, équipés d'armes légères et encore pas pour tous. L'entraînement et la discipline n'étaient pas leur fort. Heureusement compensé par le courage de la jeunesse et l'envie de se battre.

L'état d'esprit des habitants de la région était plutôt dans l'attentisme. La vie n'était déjà pas facile, alors pourquoi se chercher des ennuis ! Les organisations hostiles au pouvoir en place étaient passées dans la clandestinité et les autorités religieuses quasi muettes. Seul le cardinal Saliège de Toulouse eut le courage dès le début de l'occupation de dénoncer les exactions de l'occupant et la collaboration des autorités françaises. Des

journaux et tracts clandestins étaient distribués surtout dans les agglomérations, quelques-uns avaient beaucoup d'humour ! (voir la lettre pastorale ci-après)

*Lettre pastorale de Son excellence Monseigneur l'archevêque au clergé et aux
fidèles de son diocèse*

*En raison des circonstances actuelles , j'ai le regret de vous informer qu'il n'y aura pas de Noël
cette année :*

L'étable est réquisitionnée

La sainte vierge et l'enfant jésus sont évacués

Saint Joseph est dans un camp de concentration

Les bergers réfractaires au service du travail obligatoire, sont camouflés dans la montagne

*Les moutons ont été saisis et amenés en Allemagne pour le ravitaillement de la population
berlinoise*

Les rois mages sont passés à la dissidence

Les anges ont été descendus par la DCA

Les étoiles sont détenues par le chef de l'état

L'âne est à Rome et la vache à Berlin

Prions mes frères pour que Giraud et De Gaulle obtiennent la victoire et nous délivrent du mal

Ainsi soit -il

Les habitants du Travet n'avaient que l'information du bouche à oreilles, de la presse muselée et de la radio officielle (pour les quelques privilégiés qui avaient un poste, même à galène) où celle plus subversive de la radio de Londres. « Ici Londres, les Français parlent aux Français » terriblement brouillée était interdite d'écoute, on ne l'écoutait que le soir, la nuit venue, toute porte fermée et les fenêtres occultées par des couvertures à cause du couvre-feu obligatoire. Les plus vieux d'entre nous se souviennent encore des messages sans queue ni tête presque inaudibles. Le fameux « les carottes sont cuites » en est le plus connu !

Ce n'est que vers le début de l'année 1944 et surtout après le débarquement en Normandie que les maquisards s'installent dans notre région et deviennent actifs. Sous le commandement de « Patrice » et de « Charles », chefs du maquis, un foyer de résistance s'organise dans le secteur de Teillet. Tout naturellement, c'est le château de Grandval, bien situé et abandonné par ses propriétaires qui est choisi comme PC. Il y aura aussi des groupes du maquis à la Villedieu, à St-Pierre et à St-Jean de Janes.

Les Allemands quittaient notre région pour rejoindre le sud-est de la France où le débarquement était attendu (il a bien eu lieu le 15 août). C'était pour la plupart des supplétifs caucasiens souvent enrôlés de force, on les appelait des Mongols. Les convois Allemands préféraient nos routes sinueuses plutôt que les grands axes propices à des attaques aériennes. C'est pour cela que la route Albi-Lacaune passant par chez nous a été si fréquentée par les troupes Allemandes. Le rôle du maquis était de retarder au maximum ce déplacement de troupes afin de les empêcher d'aller renforcer les forces ennemies sur les côtes méditerranéennes.

4. Combats de l'été 1944

Le 7 août 1944, **René Ferrier** de la Parranié, ouvrier menuisier, refaisait le *poundé*¹ d'une grange à la Sémadié :

¹ Le plancher.

« Vers 9h, nous avons entendu une grosse explosion. L'après-midi, nous avons vu sur la route de Villefranche, à la hauteur du Baylou, un convoi de camions allemands. Nous ne nous sommes pas faits vieux dans les parages, car nous ne savions pas où ils allaient. On a su plus tard que le maquis avait fait sauter le pont de la Suque. Dans l'impossibilité d'atteindre Alban, les Allemands sont revenus à Villefranche, et pris la route par le moulin de Bonal et la Cabanne. »



René Ferrier de la Parranié.

Compte-rendu de la destruction du pont de la Suque par le groupe Lili² :

« Le lundi 7 août 1944 à 9h30, nous sommes avertis qu'une très importante colonne motorisée allemande comprenant camions, auto-mitrailleuses, chenillettes, voitures, motos, canons, se dirige sur Alban par la N.99. Nous partons 15 hommes : MANILEVE, BOUISSON, ROLLAND, EBREUIL, CRITON, BOSNIAKOVIC, MONESTIÉ, CHARAUX, POU, BELDA, BLANC, CASENAVE, COMBELLES, ANDRIEU, et BERMOND, dans 3 voitures avec armes et explosifs. Arrivons en vue de la route d'Alban vers 10 heures.

Trois volontaires dynamiteurs vont aller placer la charge sous le pont (125kg). Le pont est gardé par des sentinelles, non loin de là, à 200 mètres, une auto-mitrailleuse veille.

Les trois dynamiteurs MANILEVE, COMBELLES, ROLLAND, ne pouvant s'approcher du pont dans leur tenue, décident de s'habiller en paysans. Passe un jeune homme en voiture à cheval, qui se met immédiatement à leur disposition, et prête les vêtements nécessaires.

À 10h20, la voiture à cheval au grand complet (4 hommes, le conducteur a tenu à venir, et la charge placée sous les fagots de sarments) part en direction de la route d'Alban.

Mitrailleuse (POU, BELDA, BLANC, CHARAUX, EBREUIL) et F.M. (BOSNIAKOVIC, BOUISSON, BARMOND, MONESTIE) progressent en direction de la route ; la

² Y. Benazech, Les Terroristes de l'espérance, Annexe 10

mitrailleuse se place à 1000 mètres et balaye à gauche du pont (côté Alban). Le F.M. se place à 900 mètres et balaye à droite du pont (côté Villefranche). Peu après, la voiture à cheval revient ; le travail va commencer.

MANILEVE revient pour prendre un homme en protection immédiate. Aucune arme ne voyant le pont en contre-bas, cette protection est nécessaire.

CRITON y va, et prend protection dans la petite cabane à une dizaine de mètres du pont, au bord de la route ; il est 11h10.

La colonne s'éclaircit et cesse de passer au pont ; d'autres camions à environ 1500 mètres arrivent ; l'auto-mitrailleuse est partie, une autre veille un peu plus loin. Les dynamiteurs, spontanément, courent à la charge placée à 400 mètres et la ramènent. Il est temps, le premier camion est à 100 mètres. Les hommes ayant emprunté la voie qui passe sous le pont, ont été invisibles à l'ennemi.

Par une chaleur torride, sans manger et sans boire, les trois hommes vont travailler, alors que la colonne maintenant, passe sans interruption au-dessus d'eux, séparés seulement par la chaussée du pont qui est gardée par quelques Allemands, car les dynamiteurs les entendent parler.

La charge est placée ; il est 15h30. Les trois hommes se glissent dans le champ à 60 mètres du pont, et ROLLAND, seul est à découvert, la dynamo sous lui, il attend que le premier camion s'engage ; il est engagé, ROLLAND tire la ficelle ; rien ne part. MANILEVE va vérifier.

Successivement, trois tentatives échoueront. MANILEVE décide de remplacer l'allumage électrique par le « crayon ».

ROLLAND va chercher les crayons, mais vu sa fatigue, EBREUIL le remplace et arrive au pont avec le crayon.

Le pont crayonné, MANILEVE va dire à CRITON de se replier ; ce dernier s'exécute ; à 100 mètres de la route, en plein découvert, 2 voitures allemandes le voient (la soif est intense, fatigué, il ne peut courir, l'armement pèse) ces dernières continuent leur chemin sans tirer.

Enfin, à 17h15, le pont, dans un nuage de poussière, vole et s'écrase, complètement brisé. 200 véhicules, isolés du convoi restent à Villefranche. Les hommes sont fatigués, ils n'ont ni bu, ni mangé depuis le matin ; il fait environ 40° de chaleur.

Aucun camion n'ayant sauté avec le pont, MANILEVE donne l'ordre d'attaquer 2 véhicules qui arrivent ; les 2 armes automatiques s'enrayent presque aussitôt, et c'est le repli.

Les Allemands pillent la ferme située à côté du pont, et incendient la meule de paille d'une autre ferme sise un peu plus loin. »

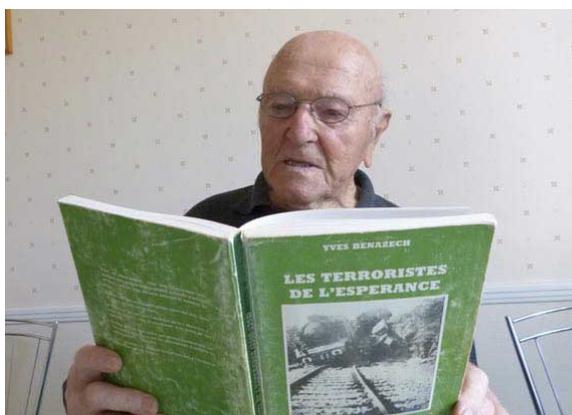
Le 20, 21, 23 juin, des combats violents se sont déroulés dans notre région. On peut voir encore de nombreuses stèles le long de la route entre Albi et Lacaune, témoins discrets de l'âpreté des batailles engagées.

Louis Fourès de la Cazelle témoigne :

« Je suis rentré de prisonnier en Allemagne en 1942. Déjà dans le mois de mars 44, un camion d'Allemands s'arrête à la Cazelle. Ils demandent à manger (ils avaient vu la saucisse au plafond) ; comme je parlais un peu leur langue ils ont été corrects. Une fois rassasiés, ils saluent et repartent vers Teillet.

À l'annonce du débarquement en Normandie, la résistance s'organise. Le maquis avait choisi le château de Grandval abandonné par ses propriétaires pour en faire son PC. Pour survivre, ils allaient se ravitailler dans les fermes et, comme ils ne payaient pas régulièrement, ils n'étaient pas toujours très bien vus de la population. Il y avait un peu de tout dans le maquis : des gens qui se cachaient, des forts en gueule et aussi heureusement des patriotes. Un de leur chef était Eloi Enjalbert de Teillet (nom de code « Charles »), menuisier de son état. Le maquis avait envisagé de faire des barrages aux entrées de Teillet, mais a abandonné le projet car trop dangereux pour la population.

Le mardi 20 juin au matin, je me souviens très bien, avec mon père nous aiguisions des lames de faucheuse. Deux cars d'Allemands passent devant la Cazelle et une minute plus tard, on entend une grosse pétarade. À Cantegrel quelques hommes du maquis sont surpris par les Allemands, il y a deux morts du côté des résistants. Nous avons eu peur : il y avait des policiers d'Albi cachés dans notre maison. Les Allemands, on l'a su plus tard étaient bien renseignés et ne venaient pas dans la région par hasard. En passant à Teillet, ils prennent en otage Capelle qu'ils relâchent peu après. Après le pont de Cantegrel, ils se trompent de route et empruntent celle de Montroc, heureusement pour les maquisards qui ont le temps de fuir. Les Allemands mitraillent le château d'en haut, reviennent en arrière et investissent Grandval. À la suite de toutes ces fusillades, nous quittons la Cazelle, nous dit Louis Fourès, pour aller se cacher dans les bois de la Peyrade. C'est de là que nous avons vu passer des soldats Allemands amenant vers Teillet avec eux, toutes les vaches de la ferme du château. Une cinquantaine d'Allemands occuperont Grandval pendant quarante-huit heures. Après les combats de La Tibarié, le 21 juin, les Allemands incendient le château de Grandval. Il va brûler deux jours et deux nuits. »



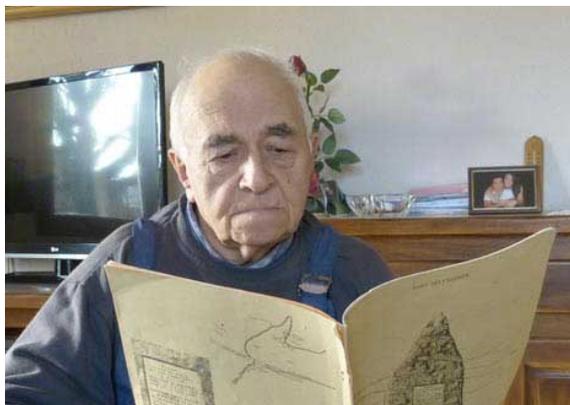
Louis Fourès de la Cazelle (98 ans).

Le 19 juin une grande partie des policiers du commissariat d'Albi rejoint le maquis avec leurs armes. Ils étaient cantonnés dans une grange près du village de Mont-Roc, laissés quelque peu à eux même, sans véritable commandement. En entendant la fusillade de Grandval, toute la troupe prise de peur s'est égaillée dans la nature (Yves Bénazech).

Mais revenons au mardi 20. Dans l'après-midi arrivent des renforts d'Albi. Entre les Quatre-Chemins et Teillet il y avait au lieu-dit la Satjarié un groupe du Maquis. Entendant l'ennemi s'approcher, les maquisards coupent des arbres pour tendre une embuscade sur la route en contre bas. Le premier camion allemand dégage la route et essuie les tirs des résistants, mais des renforts arrivant à la suite, la bataille est inégale, tant par l'expérience du combat que par l'importance de l'armement ; cinq maquisards sont tués, les autres sont obligés de fuir.

Jean-Louis Raysséguier de la Satjarié n'avait que 7 ans mais se souvient très bien de cet épisode :

« J'étais avec ma mère et mon grand-père. Au détour du chemin, nous nous trouvons nez à nez avec un soldat allemand poursuivant le maquis. Il nous met en joue avec son fusil. Mon grand-père nous dit alors ne bougez surtout pas. L'allemand constatant sans doute que nous ne présentions pour lui aucun danger, fit demi-tour et disparu à nos yeux. Je n'ai jamais oublié ce fusil pointé sur nous. À la tombée de la nuit, mon grand-père et Brunet sont allés chercher les corps des maquisards et les ont enterrés à côté de la maison de Viala. Je me souviens aussi le lendemain avoir vu passer sur la route un troupeau de vaches conduit par les Allemands. »



Jean-Louis Raysséguier de la Satjarié.



La grange de Jean Louis
où était le maquis

La grange de Jean-Louis Raysséguier où était le maquis.

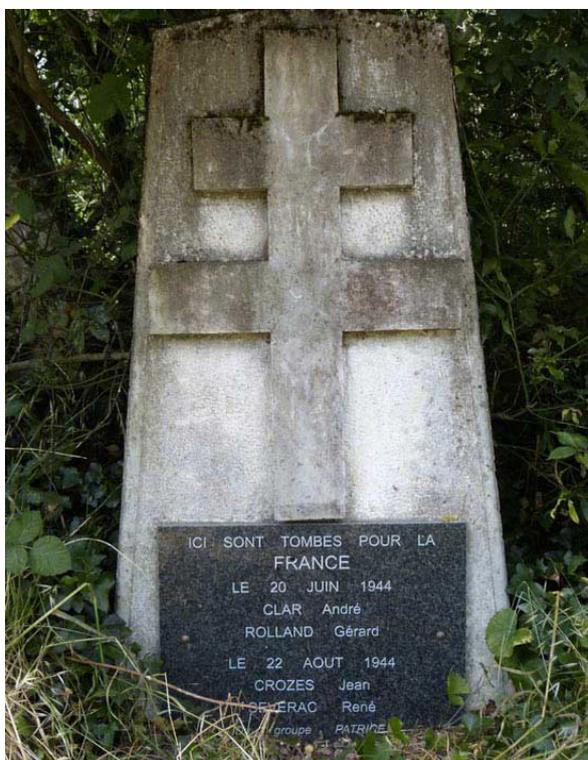


C'est ici que les cinq maquisards
ont été ensevelis à même la terre

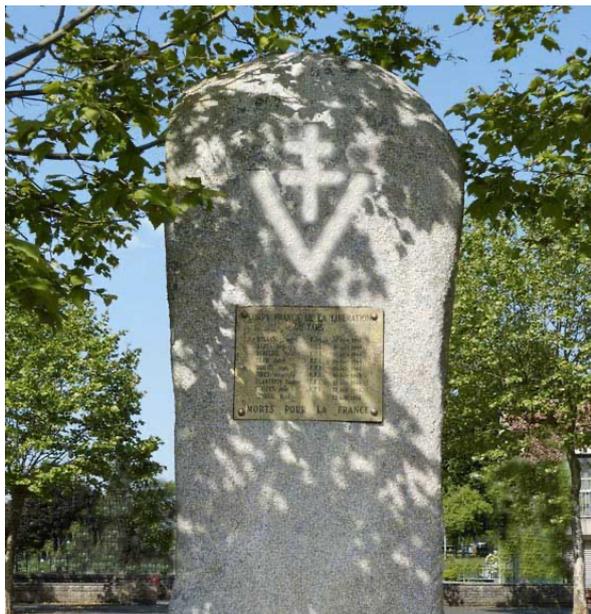
Lieu d'enterrement des maquisards.



Stèle du pont du Lézert



Stèle de Cantegrel



Stèle de Teillet



Hervé Mas de la Mouline.

Écoutons **Hervé Mas** de la Mouline. Il était le plus proche de Grandval et il a vécu ces évènements :

« Pendant l'occupation du château par les maquisards, nous n'avons jamais été embêtés, ils venaient souvent nous voir, ils étaient sympathiques. De Grandval, ou d'ailleurs ils passaient devant chez nous, sautaient le Dadou sur le pont aujourd'hui disparu, pour rejoindre Rayssac puis St-Jean de Janes, où se trouvait un important groupe du maquis. Il y en avait un qui passait souvent avec une moto.

Du temps des maquisards, nous avons remarqué une tombe fraîchement creusée en dessous de la Torte. Ce serait parait-il un traître que le maquis aurait exécuté. Cette tombe a disparu quelques années après.³

Le 20 juin dans la matinée, nous avons entendu des coups de fusils et des coups de canons, c'était les Allemands qui mitraillaient le château, du haut de la route de Mont-Roc, là où maintenant il y a le point de vue. Les maquisards se sont enfuis et nous aussi, nous avons passé le reste de la journée et la nuit dans le bois. Le lendemain quand nous sommes revenus à la maison, les Allemands occupaient Grandval. Ils ne sont jamais venus à la Mouline et nous, nous les avons laissés tranquille.

Quand les Allemands ont attaqué le château, il y avait à Grandval Justin Soulet le métayer. Le brave Justin a eu juste le temps de prendre sa fille dans ses bras et de s'enfuir vers Bézacoul.

Le jour suivant en fin d'après-midi, nous avons vu une épaisse fumée, les Allemands avaient mis le feu au château. Il va brûler deux jours et deux nuits. Les Allemands en partant, ont pris toutes les vaches par la route en direction d'Albi.

Je me souviens aussi de la journée du 22 août. On entendait les camions Allemands passer sur la route de Mont-Roc. En fin d'après-midi, est arrivé dans notre maison René Sévérac de la Combe d'Albi. Il était gravement blessé au ventre. Ayant pris peur au passage des Allemands, il s'était enfui et s'était fait mitrailler. Il a eu le courage, même blessé de faire plusieurs centaines de mètres à travers bois, de passer le Dadou et d'arriver chez nous. Ses parents sont venus le chercher. Il est mort deux jours après. À cette époque il n'y avait pas comme maintenant des moyens de secours, et avec la guerre il était difficile de se déplacer. Je revois encore aujourd'hui le pauvre René en sang dans la maison. »

Le mercredi 21, les maquisards veulent reprendre Grandval. Venant de Rayssac, c'est par la route de La Vaute qu'ils vont attaquer. Pour protéger les arrières, le maquis place un groupe de 12 hommes au carrefour de la Tibarié.

Extrait de *Chronique de la résistance dans le Tarn* de Y. Bénazech :

« Soudain les résistants virent surgir, venant de Mont-Roc une colonne Allemande forte de plusieurs camions. Les maquisards protégés par un talus attendent que les camions se rapprochent. À quarante ou cinquante mètres, le tir fut déclenché, le combat non prévu était inévitable. Le premier camion atteint alla percuter un arbre et pris feu. Hélas, le fusil mitrailleur des maquisards s'enraya dès les premières rafales. C'est à la mitrailleuse et au mousqueton qu'ils continuent le combat... Alerté par la fusillade, « Armagnac » (commandant Galinier) et sa troupe arrivent en renfort et prennent avec succès l'ennemi à revers... Mais les Allemands mettent en batterie un canon de 44, un mortier de 88 et placent en plein milieu du carrefour une mitrailleuse lourde. Une traction du maquis venue à la rescousse fut criblée de balles. Le combat dura plusieurs heures. Quinze camions Allemands

³ Il y aurait eu aussi une autre exécution du côté de Salvignane. Un jeune d'Albi peut être du maquis et qui a été enterré provisoirement au cimetière de Mont Roc.

arrivent en renfort (cinq cents hommes). La position devenue intenable, oblige Armagnac à rompre le combat en se retirant dans les bois, où les Allemands n'osèrent le poursuivre. Les maquisards ont eu cinq morts et deux blessés et les Allemands plus d'une trentaine de tués et de nombreux blessés... Les allemands s'étant retirés, nous allons déposer les corps de nos camarades dans un hangar voisin, en attendant de les conduire au cimetière de Rayssac où ils seront ensevelis sous un nom d'emprunt. On dit aussi qu'un vieux berger, aurait été tué dans les collines par une balle perdue. »



Stèle de la Tibarié



Camion Allemand incendié.



Traction mitraillée.



Le corps d'un premier maquisard trouvé le lendemain (photos d'époque).



Le corps d'un second maquisard trouvé le lendemain (photos d'époque).

Après la bataille de la Tibarié, seulement trois corps de maquisards furent retrouvés. Ce n'est que le lendemain que furent découverts les deux autres, dans un bois où ils étaient venus mourir.

Pour la petite histoire, c'est au cours d'ultimes recherches le samedi 24 juin, que fut trouvé sur les lieux du combat, un portefeuille, contenant argent, papiers d'identité, photos et lettres, appartenant sans doute à quelqu'un du maquis. Quand il fallut le restituer à son propriétaire, la carte d'identité se révéla fausse et c'est par l'adresse d'une jeune fille, griffonnée sur un bout de papier, que fut retrouvé six mois après la trace du jeune homme. À la libération, il s'était engagé comme beaucoup de jeunes du maquis dans l'armée régulière.

Le 22 août après la bataille d'Albi⁴ :

« Une colonne remonte vers nous et stationne à la Tibarié dans la nuit du 22/23 août. En passant elle sème la mort. René Sévérac, un jeune de Mont-Roc qui travaillait dans les champs est tué. »

Paulette Sévérac Mazel avait 5 ans lorsque son frère aîné René a été tué par les Allemands. Elle nous raconte :

« C'est arrivé le 22 août en fin d'après-midi. René était avec notre grand-mère, Charly mon autre frère et un domestique espagnol, occupés à couper des fougères, en dessous de la route. Entendant le bruit d'un camion, ils ont cru que c'était le car Madaule qui remontait d'Albi. Ce n'est qu'au dernier moment qu'ils ont reconnu le convoi Allemand. Ils se sont alors cachés dans les fougères, mon frère René lui a eu peur et s'est enfui. Les Allemands l'ont sans doute pris pour un maquisard et l'ont mitraillé sans sommations. La colonne étant passée, notre grand-mère et Charly sont revenus à la maison, mais René n'était pas là. Avec Garrigaud et Chamayou nos voisins, papa et maman se sont mis à sa recherche dans les bois, jusque tard dans la nuit. De loin on entendait maman appeler désespérément son fils. Ce n'est

⁴ J. Albergès, Historique de Rayssac

qu'au milieu de la nuit, qu'ils ont pensé à la ferme de la Mouline, et c'est là qu'ils ont retrouvé mon frère gravement blessé. Ceux de la Mouline l'avaient déjà soigné, il était blessé au ventre. Papa et les voisins l'ont ramené à la maison. Ils sont allés ensuite à pied chercher le docteur le plus proche, mais il a refusé de venir⁵. C'est le docteur Clermont de Villefranche qui est enfin venu à son secours. Au petit matin, c'est avec la voiture de Louis Jammes de Teillet qu'il a été transporté à l'hôpital d'Albi ; mais il était trop tard, René va mourir le lendemain. Il avait 14 ans.

Par la suite, à la maison, nous ne parlions que très rarement de la mort de mon frère. Mais tout le monde ne pensait qu'à lui et maman toute sa vie, a pleuré l'absence de son fils René. »



René Sévérac.



Paulette Sévérac Mazel.



Stèle en hommage à René Sévérac, situé sur le RD 81 un peu au-dessus de la Viallette.

⁵ D'après plusieurs témoins de l'époque, le docteur appelé aurait répondu qu'il ne soignait pas les terroristes. Mais le pauvre René n'était pas un terroriste, il avait fui parce qu'il avait eu peur.

Voici le témoignage de **Yolande Garrigaud Combes** des Pauquets :

« Je n'avais que 5 ans, mais je me souviens encore très bien. Ces événements sont restés gravés dans ma mémoire. Ça s'est passé quelques jours seulement avant l'incendie de Grandval. Papa était prisonnier en Allemagne, comme partout, il n'y avait que des femmes à la maison. C'était le matin du 20 juin, deux soldats Allemands sont arrivés dans la cour et demandent de l'eau. Maman seule avec les enfants, les conduits jusqu'au puits. Là, un soldat quitte son casque, puise de l'eau et boit dedans. Ce souvenir ne m'a jamais quittée. Ensuite chose inattendu, le soldat allemand prends dans ses bras la petite fille de cinq ans que j'étais, sous les yeux effrayés de maman paralysée par la peur. Il me tient quelques instants serrée contre lui, visiblement ému, m'embrasse rapidement sur la tête et me repose aussitôt en disant ceci : « Moi aussi j'ai une petite fille comme ça, là-bas. » Puis les soldats sans un mot ont quitté la maison.

Peu de temps après, nous avons entendu une violente fusillade du coté de Grandval. Avec ma mère, ma tante et tous les enfants, nous sommes allées en haut des rochers des Pauquets, pour voir ce qui se passait. Les Allemands mitraillaient le château, on entendait les balles siffler au-dessus de nos têtes. Alors nous avons quitté les Pauquets pour nous réfugier chez la famille dans une maison à côté de la Tibarié.

Le lendemain 21 juin, a eu lieu l'attaque de la Tibarié, la fusillade a duré longtemps, une balle a traversé le bois de la porte de notre maison. C'est ce jour-là que mon arrière-grand-père Antoine Cauquil est mort. Il était monté sur un monticule pour voir ce qui se passait, il a été tué par une balle perdue. Il était pourtant très loin du lieu de la bataille. »



Yolande Garrigaud Combes des Pauquets.

Le maquis avait donc son PC à Grandval, avec quelques postes alentour comme les Passadous. Les habitants du Brugas et de la Peyregrosse se souviennent de cette époque et des maquisards qui venaient régulièrement s'inviter à dîner.

Comme l'occupant allemand, le maquis n'hésitait pas à prélever de la nourriture chez l'habitant. Les produits étaient payés avec des bons qui en principe permettaient d'être

transformés plus tard en espèces sonnantes et trébuchantes. Les convictions mises à part, cette méthode de commerce n'était pas faite pour rapprocher les paysans et les résistants ! Pour preuve l'aventure qui est arrivé à Poulou de Peyre. Le maquis un beau matin est venu lui réquisitionner une barrique de vin. Or, mauvaise communication ou incompréhension, quelques jours après ce brave Poulou se rend à Grandval pour, au moins, récupérer sa barrique vide. Soupçonneux, les maquisards infligent alors à Paul Peyre un interrogatoire en règle et quelques heures de cachot. Les rares témoins de cette époque se souviennent encore de cet avion tout noir survolant à basse altitude la vallée des Passadous, laissant tomber au passage des parachutes, sans doute à l'intention du maquis. Le même avion aurait parachuté aussi à la Tibarié et à Paulin par erreur, le pilote ayant confondu une lumière intempestive, avec des signaux. Ces parachutages, comme partout, ont alimenté (et encore aujourd'hui) l'imaginaire. En effet ces colis tombés du ciel contenaient souvent de l'argent Français et comme par hasard, quelques mois plus tard, au dire de la vox populi, il se trouvait toujours un brave citoyen des environs qui subitement passait de l'état d'économiquement faible à celui d'habitant aisé ! ...Et le Travet paraît-il n'a pas fait exception à la règle ! Mais comme chacun le sait : les voies du ciel sont impénétrables !

Le 3 mars 1944 a eu lieu un parachutage lancé par erreur près de Paulinet. Le pilote avait confondu une lueur intermittente avec des signaux conventionnels. Le maquis, arrivé le premier sur les lieux, récupéra le contenu. Les Allemands, avertis par une bonne âme, investirent les lieux quelques temps après et ne trouvent que des containers vides. Déçus et furieux, ils arrêtaient quelques civils d'Alban soupçonnés de complicité. Ils furent incarcérés à Toulouse puis déportés. Deux seulement revinrent des camps nazis.⁶

Les habitants du Travet avaient subi la défaite de 1940 avec résignation. La libération fut accueillie avec soulagement certes, mais aussi avec un certain détachement, sauf pour les familles qui attendaient depuis 4 ans le retour d'un prisonnier. Simplement le portrait de De Gaulle remplaça bien souvent celui du Maréchal à côté du calendrier des postes. D'autant plus que l'abondance et la prospérité économique ont mis longtemps à revenir.

Tout le monde se doutait qu'une nouvelle époque était en train de naître. On parla très vite de l'ancien temps comme de l'âge d'or : tout était mieux avant, même les biens matériels, un produit d'avant-guerre a été longtemps synonyme de qualité.

On oublia très vite les Allemands, le maquis et surtout le sacrifice de ces jeunes tombés sous les balles de l'ennemi... mais savaient-ils eux même pourquoi ils se faisaient tuer ?

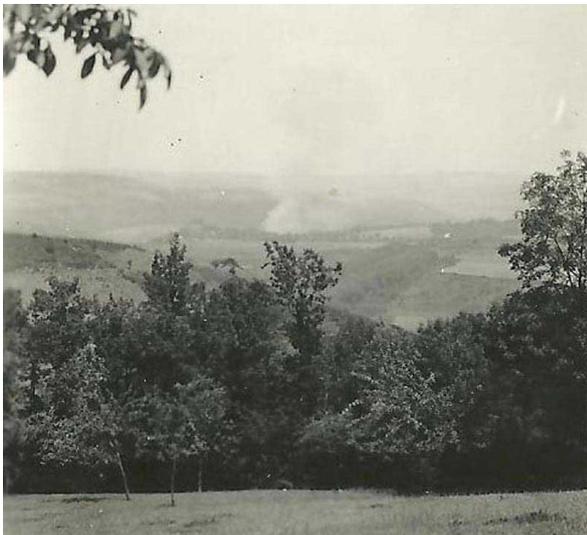
Restent comme seuls témoins de ces trois jours de juin 44, les ruines de Grandval, quelques stèles marquant une bataille et le dévouement extrême d'une dizaine de jeunes.

Le château, pillé, abandonné, n'est plus que l'ombre d'une ruine, et ce sont les fougères et les genêts qui rendent hommage et fleurissent les stèles aujourd'hui oubliées.

⁶ Y Bénazech, Les terroristes de l'espérance

Incendie du château de Grandval : procès du capitaine Allemand Marz, 1948.

« Le 20 juin 1944 une opération est entreprise dans la région de Teillet. C'est le lieutenant Baener assisté de l'adjudant Resner qui est chargé de l'action. Le soir une partie du détachement rentre à Castres amenant 12 prisonniers, et demandant du renfort car le maquis opposait une forte résistance. Le 21 juin au matin le capitaine Marz part avec le lieutenant Fritcher, à la tête de deux groupes de la légion caucasienne. En passant au château de Grandval qui avait servi de cantonnement aux maquisards, il laisse le lieutenant Fritcher avec un détachement, et donne l'ordre formel de mettre le feu au château s'il n'était pas de retour avant 11h. Le Lt Fritcher mit le feu à l'heure dite. Il déclare : Le capitaine Marz donna l'ordre d'incendier le château ; j'exécutai l'ordre moi-même en posant et allumant deux engins incendiaires. Le capitaine Marz reconnaît avoir donné cet ordre. »



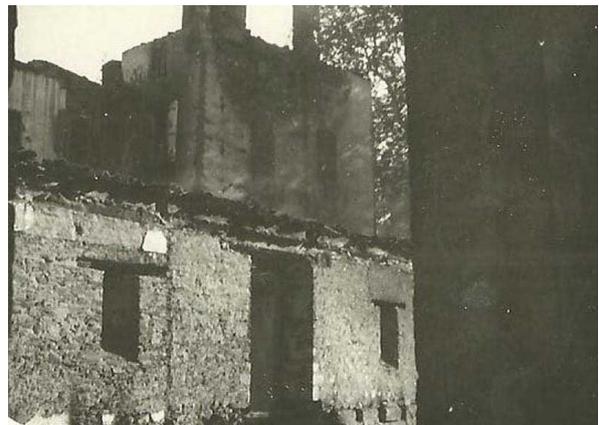
Grandval incendié... vu du Travet.



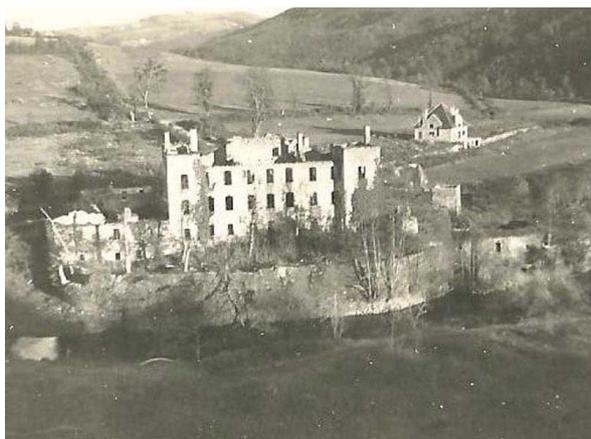
Deux jours après, le château brule toujours (photo d'époque).



Deux jours après, le château brule toujours (photo d'époque).



Deux jours après, le château brule toujours (photo d'époque).

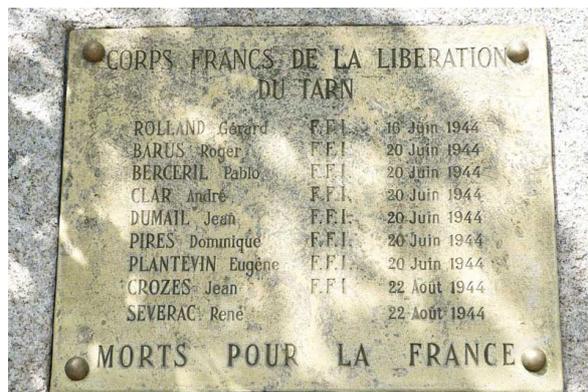


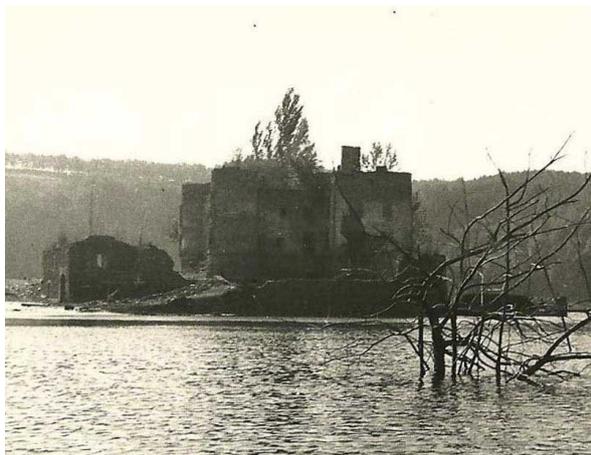
Grandval avant la mise en eau du barrage.

Bien qu'inhabité depuis de nombreuses années, le château renfermait encore entre ses murs une très riche décoration : tentures, bibliothèque, tapisseries, collection d'armes anciennes, tableaux, mobilier précieux, etc... Souvenirs des riches heures des Caudières, Roquefeuil, Frégeville, Jean Bernard, Charamaule, sans oublier le dernier des propriétaires et habitant de Grandval, le baron Solignac.

Aujourd'hui, de la chambre d'honneur, du grand salon, du boudoir, de la grande galerie, de la bibliothèque, il ne reste que des cendres et quelques souvenirs. Le temps, les pillers et les eaux du lac de Rasisse ont achevé de les disperser.

C'est ainsi que se fait l'histoire.





Merci à :

- Louis Fourès originaire de la Cazelle, à aujourd'hui 98 ans, bon pied et bonne mémoire. Mobilisé en 39, fait prisonnier à Dieppe où il n'a pas eu la chance d'embarquer pour l'Angleterre, il sera libéré en 42 pour cause de blessure.
- Yves Benazech était policier au commissariat d'Albi et un résistant de la première heure (Les Terroristes de l'espérance)
- Monographie de Rayssac de Joseph Alberges.
- Yolande Garrigaud (aujourd'hui Combes) des Pauquets de Mont-Roc et la maman de Martine Rossignol du Travet.
- Extrait du jugement du capitaine Marz en 1948 au tribunal de Bordeaux, concernant l'incendie volontaire de Grandval (Recherches de l'Abbé Marius Rigobert)
- Jean Louis Raysséguier de la Satjarié.
- René Ferrier de la Parranié, 88 ans, et toujours aussi agréable à côtoyer.
- Hervé Mas de la Mouline de Grandval.
- Paulette Sévérac Mazel, la petite sœur de René Sévérac.

Qu'ils soient tous remerciés pour leur témoignage et leur gentillesse.